

Bible et culture moderne

par Laurent Lafontaine
Bibliste, Montréal

Introduction

La Parole de Dieu coulée dans le rock

D'abord deux faits contrastants que je prends dans *La Presse* du samedi, 5 novembre 2005, p. 1 du cahier Arts et spectacles :

1) La religion occupe une place importante dans l'Amérique de George W. Bush. Elle s'immisce dans la littérature populaire. Il se tient une douzaine de festivals rock chrétien aux USA chaque année. Le journaliste Alexandre Vigneault est allé à Wilmore, au Kentucky, là où se tient le plus ancien festival rock chrétien, ICHTHUS (IKTUS) chaque printemps. 20,000 spectateurs, adolescents en majorité, participent à trois jours de conférences sur la Bible et de rock chrétien bourré de références religieuses.

2) Une photo de Trent Reznor, du groupe Nine Inch Nails, au Centre Bell, vendredi soir, le 4 novembre 2005. En 1994 il chantait : Votre Dieu est mort. / Et tout le monde s'en fout. S'il existe un enfer. / Je vous retrouverai là-bas.

L'âme dirigeante de Nine Inch Nails ne se trouve pas beaucoup d'affinités avec le Seigneur. « Je ne crois pas aux religions organisées, dit-il. Si ça marche pour toi, si ça te donne de la force, très bien, mais ne viens pas me dire quoi faire dans ma cour. » Il voit d'un très mauvais œil Bush « et sa gang de robots ». Il n'apprécie pas les gens qui veulent limiter les droits des femmes, ni ceux qui aimeraient bien imposer l'enseignement du créationisme, théorie voulant que la terre ait été créée par Dieu, exactement comme c'est écrit dans la Bible.

Je vais revenir sur cette théorie du créationisme et sur les récits bibliques de la création. On le voit, une pierre d'achoppement réside dans une certaine interprétation des textes bibliques et la solution pourrait consister dans une lecture différente de ces textes anciens.

40^e anniversaire de Dei Verbum

Il y a 40 ans, le 1^{er} novembre 1965, les évêques catholiques réunis en Concile (Vatican II) adoptaient la Constitution dogmatique *Dei Verbum*. C'était la cinquième rédaction... La première rédaction aurait fait reculer l'exégèse bien avant l'encyclique *Divino Afflante Spiritu* de Pie XII (1943). Après des discussions assez vives, le 19 novembre 1962, on mit le texte aux voix : 1368 voix pour le rejet, 822 pour l'acceptation de la discussion du projet. Les deux tiers des voix n'étaient cependant pas atteints pour repousser un texte que ne voulait pas la majorité des pères du Concile. Le pape Jean XXIII décida de retirer le schéma. Le deuxième texte ne fut pas soumis à la discussion. Enfin une troisième rédaction fut soumise à la discussion à partir du 20 septembre 1964, elle fut améliorée jusqu'à la rédaction finale, la cinquième, qui fut adoptée par un vote de 2344 votes pour et 6 contre. Ainsi de 1962 à 1965, la question biblique fut l'objet de débats passionnés, certains craignaient l'exégèse contemporaine et particulièrement l'Institut biblique pontifical de Rome où j'étais étudiant à cette époque.

Pour souligner le 40^e anniversaire de Dei Verbum, un important document conciliaire, les membres de plusieurs organismes se sont réunis pour réfléchir sur la place de la Parole de Dieu dans la vie personnelle des croyants et dans la vie de l'Église. Cette journée biblique se déroulait à Montréal le samedi 12 novembre 2005.

En octobre 1962, deux de nos professeurs nous étaient retirés, l'un, allemand Max Zerwick et l'autre, français Stanislas Lyonnet ; ni l'un ni l'autre ne méritaient cette mise à l'écart d'une année, ils étaient de pures victimes de cette dispute. Sous le manteau circulait un tract contre l'exégèse contemporaine « *Dove va l'esegesi catolica?* » Où s'en va l'exégèse catholique? qui prenait à partie en particulier l'enseignement de l'Institut biblique pontifical de Rome. C'était vraiment un débat entre les anciens et les modernes. Heureusement le texte retenu, la constitution dogmatique *Dei Verbum*, se fondait sur les acquis de l'exégèse.

Bible et droits d'auteur

La conception moderne des droits d'auteur et la manière d'attribuer des livres à un ou des auteurs est aux antipodes. Il ne faut surtout pas lire la Bible comme on lit une chronique de journal d'aujourd'hui ou un livre de l'histoire contemporaine ou encore un livre de science.

Quand on regarde le contenu des 73 livres (66 pour les protestants) qui constituent la Bible chrétienne, on est surpris par l'abondance de cette documentation. Déjà la Bible hébraïque comportait 39 livres répartis en trois groupes : la Loi, les Prophètes et les autres Écrits. À ceux-ci écrits en hébreu les catholiques en ont ajouté 34 en grec (dont 7 pour l'Ancien Testament et 27 pour le Nouveau testament). On a affaire à une bibliothèque plutôt qu'à un livre : cet ensemble recouvre une période d'environ 1000 ans d'écriture, sans compter, pour la plupart des livres, une préparation assez longue où plusieurs morceaux de ces écrits existaient déjà sous forme orale : récits, chroniques, poèmes, chants, prières, paraboles, proverbes, oracles prophétiques... Ce qui indique que longtemps avant d'être mises par écrit, plusieurs parties de ces livres existaient déjà dans la mémoire des peuples juif et chrétien sous forme orale.

Car, dans la plupart des cas, il s'agit d'œuvres d'un groupe de personnes, d'une communauté, voire d'un peuple plutôt que d'écrivains au sens moderne du terme. Dans plusieurs de ces livres et particulièrement dans les cinq premiers, le Pentateuque, on retrouve des récits de plusieurs traditions, appartenant à des courants spirituels différents et à des époques différentes, que des rédacteurs ont cousus ensemble. C'est comme cela qu'on retrouve dans les premiers chapitres de la Genèse deux récits de la création de l'homme et de la femme, dont le premier est le plus récent des deux et dont le deuxième ressemble à de l'art primitif (l'homme tiré de l'argile comme le vase du potier) ; également on retrouve dans l'Exode deux récits du passage de la mer Rouge, imbriqués l'un dans l'autre, l'un faisant appel à un fort vent d'est pour repousser l'eau de la mer, l'autre décrivant la séparation de la mer en deux murailles, avec des poissons à droite et à gauche.

Bible et laïcité Parole de Dieu ou parole d'homme ?

Dans la culture moderne nous sommes dans un univers profane, non-religieux et laïc – laïc ici n'est pas pris au sens ecclésiastique du terme (prêtres vs laïcs), mais au sens profane, non-religieux, exactement le terme qu'on m'a servi quand je suis arrivé à l'UQAM, chargé d'une mission de l'archevêque en septembre 1987, évidemment une mission non-reconnue par l'université, « parce que, m'a dit le recteur d'alors, M. Claude Corbo, l'UQAM est une université publique, laïque et francophone ». C'était comme une profession de foi qu'on m'a répétée pendant les 16 ans de ma mission à l'UQAM. Évidemment on pouvait donner à ce mot « laïc » un sens neutre, tout simplement non-religieux, et un sens militant anti-

religieux. D'après moi la situation à l'UQAM a évolué, puisque le groupe IKTUS que j'ai fondé est maintenant reconnu comme un groupe chrétien, on est donc passé en pratique du sens de laïc militant contre le religieux à un sens plus neutre et tolérant au religieux.

Dans la Bible nous baignons dans un univers sacré, Dieu y intervient fréquemment. Non seulement il parle mais il agit. Devant une documentation si vaste et si composite, cependant on peut se demander quel est le sens de cette affirmation : *la Bible est Parole de Dieu*. Par là veut-on dire que Dieu a prononcé chaque mot, chaque expression, chaque phrase, ou que tout a été écrit sous la dictée de Dieu? Ce n'est pas vraiment ainsi qu'il faut comprendre la Bible comme Parole de Dieu. Veut-on dire alors qu'on y trouve des paroles de Dieu au milieu de paroles humaines? Comme si on pouvait séparer le contenu divin de l'ensemble de la documentation que les auteurs humains ont produite. Ce n'est pas exactement non plus ce que veut dire : la Bible, Parole de Dieu.

Alors que veut-on dire? On veut dire que, par ces paroles d'hommes et de femmes de différentes époques, qui appartenaient à un peuple, Dieu a parlé et nous parle encore aujourd'hui. À travers ces paroles et ces écrits qui appartiennent à des genres littéraires différents (récits, chroniques à saveur historique, codes de lois, oracles prophétiques, réflexions de sagesse, proverbes etc.), on reconnaît que Dieu a inspiré ces rédacteurs pour que leur message nous apporte réponse à nos questions les plus fondamentales, d'où venons-nous?, qui est l'auteur de notre monde?, quelle justice devons-nous pratiquer?, quel rapport devons-nous avoir avec le Dieu qui nous a faits?, à quoi sommes-nous appelés?

Tous les textes de la Bible ont eu des rédacteurs humains, et même plusieurs rédacteurs successifs y ont mis la main, mais cela n'empêche pas que le peuple de Dieu a toujours compris son passé comme une histoire sacrée, histoire d'alliance entre Dieu et son peuple, pétrie d'amour de Dieu pour lui. Dans cette perspective, les auteurs de la Bible sont conscients que ce qu'ils transmettent ne vient pas seulement d'eux, qu'ils sont ainsi les instruments de Dieu, qu'ils sont « saisis par Dieu ». « Parole du Seigneur » proclament les prophètes au début de leurs déclarations pour bien montrer que leur message ne leur appartient pas en propre. Le Seigneur s'est révélé aux écrivains bibliques dans les circonstances les plus diverses : dans la solitude ou au milieu d'une foule, au Temple ou dans la nature, dans les pâturages ou au désert, dans les palais ou les prisons, à travers un rêve ou à la suite d'une longue méditation. Ils ont parfois écrit des messages qui ne leur plaisait pas, souvent l'ampleur de leur message les a dépassés. Ces auteurs transmettaient le message de l'Éternel. « *Ainsi parle l'Éternel* » répétaient-ils.

C'est ainsi que les différentes générations de croyants recevaient et lisaient ces livres sacrés pour puiser à l'expérience de foi de leurs Pères, leurs ancêtres, et pour confirmer leur vie aux règles qu'ils contiennent. Aussi Paul écrivait-il dans sa première lettre aux chrétiens de Thessalonique (2,13) : « *Vous avez reçu la parole de Dieu que nous avons fait entendre, vous l'avez accueillie, non comme une parole d'homme, mais comme ce qu'elle est réellement : la parole de Dieu qui agit en vous qui croyez.* » Et dans le même sens, l'auteur de la lettre aux Hébreux (1,1-2) fait le lien entre Première Alliance (Ancien Testament) et la Seconde Alliance (Nouveau Testament) : « *Après avoir, à maintes reprises et sous maintes formes, parlé jadis aux Pères par les prophètes, Dieu, en ces jours qui sont les derniers, nous a parlé par le Fils qu'il a établi héritier de toutes choses, par qui aussi il a fait les siècles.* »

La modernité

La modernité, c'est la qualité de ce qui est moderne. Et on peut faire remonter ce concept jusqu'au XIV^e siècle, en passant par la Renaissance, le siècle des Lumières et de la raison, celui de la science et des techniques, les sciences qu'on appelle exactes et les autres qu'on appelle les sciences humaines, comme la sociologie, l'histoire etc.

On peut se rappeler les débats que les connaissances touchant les astres et la rotation de la terre autour du soleil ont suscités à l'époque de Galilée entre les hommes de science et les théologiens et les autorités de l'Église catholique d'alors. Ensuite il y a eu, au cours du siècle des Lumières, la confrontation entre les rationalistes et les théologiens.

La méthode historique

À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e a sévi une crise formidable qu'on appelle la crise moderniste. Il y avait beaucoup de choses impliquées dans cette crise. C'était la confrontation des avancées de la science, de l'histoire, de l'archéologie, de la critique littéraire... avec certaines interprétations bibliques. Cela a engendré un mouvement de panique formidable dans l'Église catholique. C'est alors que la méthode d'interprétation, préconisée vers 1900 par le père dominicain Marie-Joseph Lagrange, fondateur de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem, fut prise dans un tourbillon de contestation. Cette méthode historique comportait déjà les principes majeurs reconnus dans la Constitution conciliaire *Dei Verbum*.

Histoire biblique et histoire moderne

Plusieurs faits de l'histoire biblique sont confirmés d'une façon éclatante (par l'archéologie et les documents qui ont été découverts à l'occasion des fouilles archéologiques). « C'est l'interprétation de ces faits qui est différente dans l'histoire sainte et chez l'historien moderne. La foi d'Israël affirmait, et notre croyance au caractère divin des Écritures nous assure que tout cela s'était produit suivant la volonté et par la conduite de Dieu. L'historien moderne n'a ni la possibilité ni le droit de contredire cette interprétation : sa science n'atteint que les causes humaines et naturelles de l'histoire, les causes surnaturelles échappant à son emprise et donc à son jugement. » (Roland de Vaux, o.p., dans *La méthode historique de Marie-Joseph Lagrange*, Cerf, 1966, p. 22)

Bible et science

La théorie du dessein intelligent

Actuellement aux États-Unis un débat fait rage entre les évangéliques et les scientifiques. C'est la théorie du « dessein intelligent », une version renouvelée du créationisme. Les défenseurs de cette théorie prétendent que le modèle scientifique traditionnel de l'évolution par voie de *sélection naturelle* ne suffit pas pour rendre compte de l'origine, de la complexité et de la diversité de la vie. Plus spécifiquement, les partisans de cette théorie de la conception intelligente croient qu'il existe des exemples de complexité irréductible, qui ne peuvent être expliqués par l'évolution, et qui plaident donc pour la théorie du ou des concepteurs intelligents.

Une pseudo-science

Les critiques affirment que le « dessein intelligent » est une tentative pour réexprimer les dogmes religieux sous forme pseudo-scientifique, afin de forcer les institutions scolaires

à enseigner la théorie du *créationnisme*. Alors que le modèle scientifique de l'évolution est corroboré par des faits observables et reproductibles, comme le principe des mutations, du flux génétique, de la dérive génétique, de la sélection naturelle et de la spécialisation, les critiques prétendent que la théorie du « dessein intelligent » repose sur des éléments qui ne peuvent être reproduits ni observés, et viole donc le principe de réfutabilité (*falsifiability*) de Karl Popper, qui affirme que « *toute théorie qui n'est pas réfutable n'est pas scientifique* ».

D'abord, un conflit factuel : les faits tels que les racontent les créationnistes (toutes les espèces sont le fruit d'une création divine, la terre a 6000 ans) ne concordent pas avec ceux produits par la science d'aujourd'hui (la diversité des espèces est le fruit d'un développement généalogique passé au cours duquel elles se sont transformées, et la terre a 4,5 milliards d'années).

La solution à cette question me paraît reposer sur deux choses : 1) un respect mutuel de deux domaines où il ne doit pas y avoir d'interférences, le domaine de la science avec ses méthodes et ses conclusions et celui de la foi qui se fonde sur une toute autre approche, et 2) une interprétation des récits de la création de la Genèse qui respecte le genre littéraire de ces récits qui ne racontent pas vraiment comment les choses se sont passées, mais qui affirment que Dieu est l'auteur de l'univers et de l'humanité, que le rédacteur des récits bibliques de la création observe et décrit d'une façon imagée d'après les connaissances de l'époque.

Religieux et culture moderne

Et maintenant voici quelques points de vue généraux sur cette confrontation monde religieux et culture moderne. Dans la culture moderne, le religieux est chassé progressivement du social. D'abord, le point de vue d'un sociologue d'ici, Raymond Lemieux, qui écrit : « On a délaissé l'Église parce que d'autres institutions exerçaient leur influence de façon plus forte et plus efficace... Partout en Occident, cette culture de performance a balayé les communautés naturelles et confessionnelles. Au Québec, cette transformation s'est avérée plus radicale encore, parce qu'elle a mis une vingtaine d'années à se réaliser, au lieu d'en prendre 200 comme en France. Que reste-t-il du catholicisme aujourd'hui au Québec ? Des symboles d'intégration sociale, des rites de passage. Le catholicisme est donc devenu culturel. À preuve le dernier sondage CROP réalisé l'été dernier à l'occasion des Journées Mondiales de la Jeunesse a révélé que 70% des Québécois de 16 à 35 ans se disent toujours catholiques. Il s'agit d'un trait culturel. » (*Revue Notre-Dame*, janvier 2003, p. 18.)

Et maintenant un point de vue du début du XX^e siècle. Déjà Émile Durkheim écrivait en 1922 : « S'il est une vérité que l'histoire a mise hors de doute, c'est que la religion embrasse une partie de plus en plus petite de la vie sociale. À l'origine, elle s'étend à tout ; tout ce qui est social est religieux ; les deux mots sont synonymes. Puis, peu à peu, les fonctions politiques, économiques, scientifiques s'affranchissent de la fonction religieuse, se constituent à part et prennent un caractère temporel de plus en plus accusé. Dieu, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui était présent à toutes les relations humaines, s'en retire progressivement ; il abandonne le monde aux hommes et à leurs disputes. Du moins, s'il continue à les dominer, c'est de haut et de loin [...]. Sans doute, si cette décadence était, comme on est souvent porté à le croire, un produit original de notre civilisation la plus récente, et un événement unique dans l'histoire des sociétés, on pourrait se demander si elle sera durable ; mais en réalité elle se poursuit d'une manière ininterrompue depuis les temps les plus lointains... L'individualisme, la libre pensée ne datent ni de nos jours, ni de 1789, ni de la Réforme, ni

de la scolastique, ni de la chute du polythéisme gréco-latin, ou des théocraties orientales. C'est un phénomène qui ne commence nulle part, mais qui se développe sans s'arrêter tout au long de l'histoire. » (Émile Durkheim, *De la division du travail social*, 4^e éd., Paris, Alcan, 1922, p. 143-144 et 146.)

C'est la perception d'un sociologue. On peut ne pas être d'accord avec son postulat, mais il y a là plusieurs observations qui méritent considération.

Modernité et catholicisme : une confrontation

Je pourrais illustrer cela de la façon suivante : deux triangles qui s'imbriquent. Celui des traditions religieuses qui va en diminuant pendant que l'autre va en augmentant. Le point d'équilibre me paraît au centre de la confrontation des traditions religieuses et de la modernité, non pas au début lorsque les premiers signes de la modernité sont apparus en face de la tradition religieuse qui occupait toute la place, non plus qu'à la fin lorsque la modernité a pour ainsi dire complètement masqué la tradition religieuse.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, les religions ne sont pas pure tradition. Elles font constamment des choix. La modernité a tout misé sur l'individu au risque de l'individualisme et de l'immédiateté. La personne humaine tend alors à s'enfermer dans l'égoïsme et la solitude. Or il y a une solidarité qui ne peut venir que de la religion, c'est-à-dire d'une vision de l'humanité comme famille, parce que tous les humains ont une même origine et sont appelés à un même destin. Il y a un dépassement de soi et un dépassement vers l'autre qui ne peut venir que de la religion, c'est-à-dire de la croyance en un Dieu qui a fait l'homme et la femme à son image.

Modernité : un défi pour le catholicisme

Dans un collectif intitulé *Les grandes inventions du christianisme* (Paris, Bayard, 1999), les auteurs explorent les avancées de notre civilisation qui laissent entrevoir clairement l'influence chrétienne. Ces « inventions chrétiennes » font aujourd'hui partie du patrimoine de l'humanité : entre autres, l'universalité, le primat de la personne, les droits de l'homme et même la laïcité, la grandeur de l'homme et le respect de la personne, et puis un fond d'optimisme sur l'histoire de la famille humaine.

L'Église catholique d'ici n'a pas boudé systématiquement la modernité. Mais elle vit des conflits avec elle. Actuellement, elle vit une crise majeure de crédibilité. Cette crise est fondamentale et atteint des proportions telles que l'on diffame à peu près tout ce qui vient de l'Église.

Dans l'héritage religieux qu'on reçoit, il y a toujours des étapes de relecture et de mise à jour. Pour pouvoir répondre d'une foi de façon personnelle, il faut pouvoir la soumettre à une certaine critique et la mettre à jour à mesure qu'on avance dans la vie, autrement on se retrouve à l'âge adulte avec un vêtement trop petit hérité de notre enfance. Il y a un processus de purification des images, des symboles et des concepts qui expriment notre tradition confrontée à de nouveaux concepts et de nouvelles questions. Le contact avec la culture moderne, la science, l'histoire, la sociologie, l'histoire des religions, etc. peut contribuer non pas nécessairement à détruire la foi que nous puisons aux Saintes Écritures, mais à la purifier d'interprétations qui ne respectent pas sa véritable visée spirituelle.

Modernité et christianisme : un débat nécessaire

Et pour illustrer cela je voudrais reprendre les mots d'un philosophe et théologien d'ici qui a participé au Concile Vatican II. André Naud, qui a été professeur à la faculté de théologie de l'Université de Montréal :

« Je pense à ce danger pour la foi que comporterait une Église où, sur tant de sujets difficiles et complexes, ne s'exprimerait plus qu'une seule voix avec une autorité trop grande. Je pense à la liberté de pensée dans la foi et dans l'Église, ce thème qui m'est cher depuis longtemps. Sans circulation d'une pensée sérieuse mais libre, comment réaliser ces *aggiornamento* que Jean XXIII désirait, qui restent toujours si nécessaires, qui sont parfois d'une grande urgence? Je pense à ce goût immodéré pour les solutions définitives, qui semble prévaloir, qui est si manifestement inapproprié en un temps comme le nôtre où tant de changements dans la réalité du monde et dans le savoir obligent à de courageuses et imprévisibles reconsidérations. [...] Je songe à cette incorrigible maladie de l'Église qui consiste à n'être pas capable de reconnaître s'être parfois trompée. [...] Je pense à ce goût immodéré pour la tradition, pour l'accumulation des enseignements considérés comme irréversibles, qui s'empilent tout au long de l'histoire, rendant si difficile et souvent impossible la révision de ce qui mérite d'être révisé. »

L'essentiel et les nécessaires révisions

« La foi n'arrive pas au terme d'une démonstration. Elle laisse place à de multiples doutes, elle charrie dans sa tradition beaucoup de scories, mais elle est aussi une certitude concernant l'essentiel. Il n'y a donc pas lieu de craindre les interrogations, les remises en questions, les évolutions, les révisions doctrinales, mais il faut tenir avec la plus grande fermeté à l'essentiel. Car c'est l'essentiel, lui seul, qui est précieux. Et l'essentiel a la beauté du mystère : Dieu qu'on ne peut qu'adorer et attendre dans un émerveillement anticipé : Jésus, homme admirable et sans défaut, mais le Fils de Dieu aussi ; mort, mais aussi premier ressuscité d'une innombrable multitude. L'essentiel n'est-ce pas assez? Vivre sa foi aujourd'hui, c'est vivre le Credo dans la confiance la plus absolue, sans l'allonger. C'est ce qu'avait compris Jean XXIII lors de convocation du concile Vatican II. C'est aussi la réponse que je me donne aujourd'hui, quand je me demande comment je crois. » (voir la *Revue Notre-Dame*, juin 1999, pp. 11-13)